

Marika Bergès - Bounes
Psychologue, Psychanalyste

**LE CORPS, PORTE PAROLE DE L'ENFANT
ET DE L'ADOLESCENT**

Erès 2011

1^{er} octobre 2011

« Le corps, porte parole de l'enfant et de l'adolescent » sous la direction de M. Bergès-Bounes ; J.M. Forget ; avec la collaboration de S. Calmettes-Jean ; C. Ferron ; C. Rey.

Je vais présenter la première moitié de ce livre, C. Ferron présentera la seconde.

Ce troisième ouvrage collectif fait partie de la collection « Psychanalyse et clinique » fondée par Jean Bergès ; troisième livre issu essentiellement de travaux du groupe de psychanalystes d'enfants de l'E.P.E.P. (Ecole de Psychanalyse de l'Enfant à Paris) à l'A.L.I. (Association Lacanienne Internationale), mais aussi d'intervenants extérieurs variés.

Comment parler du corps de l'enfant et de l'adolescent sans le chosifier, le réduire, le distordre ? Et de quel corps s'agit-il ? De celui du besoin ? du désir ? du sexuel ? celui de la souffrance, de la douleur, de la maladie ? Celui de la jouissance ? Comment décrypter ces symptômes et ces discours autour du corps de l'enfant, incessants, énigmatiques, toujours au premier plan dans les consultations de pédo-psychiatrie. Car le corps - que

nous ne sentons que dans la douleur ou le plaisir - se dérobe sans cesse et se refuse à la maîtrise que chacun de nous voudrait lui imposer dans la vie en société et ses codes, comme l'enfant pouvait déjà refuser de se plier à la demande de la mère dans l'acquisition du langage, celle de la propreté, etc... Comme pour les apprentissages ultérieurs (le scolaire notamment), il s'agit pour l'enfant d'accepter une restriction de jouissance en faisant passer la jouissance de ses parents (ou de l'école) avant la sienne. Les symptômes sont là comme autant de manifestations de révolte et d'affirmation de la subjectivité, pourrait-on soutenir : comment interpréter le refus du sein dans certains cas ou le détournement du regard d'un nourrisson, sinon comme le « non » précoce d'un sujet déjà là et qui le clame.

Sommes-nous propriétaires ou usufruitiers de notre corps ? Question centrale. « Comment parler du corps de l'enfant sans en faire seulement un « paquet de chair » mais le reconnaître comme un corps marqué du sceau du désir des parents et chargé de leurs rêves ? » questionne l'argument initial. Le « paquet de chair » que les futurs parents regardent, étonnés et craintifs, à l'échographie, « la chose » (« Das Ding ») que la future mère expulse dans des débordements qu'elle ne maîtrise ni ne comprend, ou avec l'aide d'instruments, de médications, qui lui sont imposés lors de l'accouchement, a déjà été en effet, la plupart du temps nommé, rêvé - heureusement car le vide imaginaire des parents n'est pas de bon augure - : on lui parle, on le caresse, on jongle avec la liste des prénoms, on le souhaite tel ou tel, il existe déjà, il est déjà dans le symbolique et l'imaginaire, ce « paquet de chair » réel. Et, à la naissance, il se révèle différent de ce qui avait été prévu : cet écart princeps, inaugural, la reconnaissance de cet écart, lui assure déjà une place autre, à lui, qui l'éjecte immédiatement du rêve maternel de complétude qui peut être celui de la mère, enfant, c'est-à-dire du rêve œdipien : le deuil par les parents de l'enfant de rêve le propulse à une place autre, celle d'un sujet ; le symbolique est déjà là, « premier » (J.Bergès).

« Quand il est né, on devait l'appeler Alexandre, dit la mère d'un garçon de 6 ans et demi en panne avec le scolaire, mais on a changé de prénom parce qu'il n'avait pas la tête d'un conquérant, le prénom n'allait pas avec lui, il avait l'air fantaisiste, saltimbanque » : le fantasme de la mère s'est heurté au corps de la réalité de cet enfant et au désir du père, ces parents ont tenu compte de

ce décalage: il était autre que celui qu'ils avaient rêvé et ils l'ont inscrit autrement, dans un autre fantasme.

Et puis le discours va environner l'enfant, ce qui fait dire à Lacan que le corps de l'enfant est « dénaturé », c'est-à-dire que son animalité se perd dans la parole qui vient à sa place. Une fois de plus, le nouage réel, symbolique, imaginaire, mis en place par Lacan, s'avère précieux pour parler du corps, au carrefour de ces trois registres qui s'articulent sans cesse peu ou prou dans des positions névrotiques ou psychotiques et des symptômes plus ou moins invalidants.

C'est de ces articulations que cet ouvrage tente de rendre compte, à travers une clinique quotidienne où chacun peut reconnaître ses propres embarras de psychanalyste ou de thérapeute d'enfants.

Cet ouvrage se décompose en 6 parties :

- 1 - un corps « dénaturé ».*
- 2 - le corps infans*
- 3 - le corps parlé, le corps parlant*
- 4 - le corps de l'autisme*
- 5 - le corps de l'adolescent*
- 6 - le corps traumatisé.*

1 - Le corps « dénaturé » : l'enfant est le fruit du désir sexuel d'un homme et d'une femme qui l'inscrivent dans les coordonnées de sa place, donc dans le symbolique (le prénom, le nom du père...). Le fonctionnement maternel se fait sur fond d'immatunité du corps de l'enfant, et nous retrouvons ici tout ce que J. Bergès a écrit sur le débordement de la mère par le corps de son enfant (débordement qui lui montre son incomplétude à elle : elle n'est pas toute puissante sur le corps de son enfant), mais aussi sur l'anticipation, le crédit qu'elle a fait qu'il était un sujet, un acteur futur de sa propre existence : « la réponse qui compense l'immatunité de la fonction est ordonnée par les signifiants de la mère » (J.M.Forget). Entrecroisement des initiatives de l'enfant et de la mère dans le registre de l'oralité de la motricité, du scopique, de la pulsion invoquante.

Une conférence non publiée de J. Bergès reprend ce thème du débordement de la mère et de cette dysharmonie nécessaire mère-enfant parce

qu'engendrée par le manque, nécessaire parce qu'elle permet à l'enfant de trouver la place qui avait été anticipée pour lui dans le discours de la mère, des parents, nécessaire parce qu'il vient s'inscrire dans le manque.

Il assure que la psychanalyse d'enfants est « un lieu où on peut parler » (et pas seulement jouer ou dessiner ou être regardé par l'analyste).

Suit un long développement sur la phase du miroir - que S. Calmettes-Jean reprendra dans la partie adolescence) et enfin un passage sur les enfants qui présentent des lésions ou des atteintes dans le réel du corps, « un réel qui vient nous déchirer les yeux ou les oreilles », le handicap.

Plusieurs textes reprennent, dans la clinique, la proximité du corps de la mère et de celui de l'enfant dans une sorte d'esclavage mutuel délicieux, une véritable addiction amoureuse, où la place de tiers du psychanalyste d'enfants - comme celle du père - est bien délicate : passage obligé pour l'enfant d'être l'objet de l'Autre, de la mère évidemment, avant de pouvoir passer à un statut de sujet. Car c'est la mère qui est symboligène avec son enfant, qui doit introduire de la perte (« la capacité à être seul » de Winnicott), introduire pour l'enfant qu'il doit renoncer à elle. Les symptômes corporels des enfants sont le reflet de cette interrogation douloureuse de l'énigme du désir maternel érotisé : difficulté à sortir de la sphère maternelle comme si l'imaginaire du corps résistait à se nouer au symbolique.

Le social actuel insiste sur le déclin du nom du père et le transfert, que J.P. Lebrun qualifie de « désactivé » : comment se fait le nouage du corps et de la parole, ou plutôt de l'organisme et de la parole car pour qu'il y ait corps, il faut déjà que le nouage avec la parole ait eu lieu.

La « note sur l'enfant » de J. Lacan à J. Aubry, qui continue de nous interroger quotidiennement, est reprise : « le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale » : en d'autres termes, quelle place ménage à l'enfant le désir de ses parents ? Est-il « la vérité du couple familial », le produit de leur rapport sexuel et de ce qui fait structurellement symptôme dans leur couple ? ce qui suppose dans ce cas que l'enfant est inscrit phalliquement ; ou est-il en position d'objet (a) de la mère, réalisant ainsi la vérité du fantasme de la mère seulement : question quotidienne en psychanalyse d'enfants avec des conséquences cliniques très différentes. Une place pour le père dans le discours de la mère

est-elle ménagée ou pas ? La position de sujet pour l'enfant ou son aliénation est tributaire de ce désir énigmatique et de la jouissance maternelle.

2 - Le corps infans

Les textes de cette partie du livre concernent le très jeune enfant : appétence de ce dernier pour le monde extérieur, accordage langagier entre la mère et l'enfant dans ce que Lacan appelait la « lalangue » : onomatopées, bruits de bouche, etc... le « mamananais » (M.C. Laznik), jeux de langage privés où l'enfant se loge d'abord comme objet puis comme sujet : « un verbal sans limite, sans coupure, sans borne phallique » (C. Dubois).

Très rapidement, la mère ne se contentera plus de ces échanges gazouillés mais demandera à son enfant des mots puis des phrases : la fonction maternelle consiste à indiquer ce qui relève du bruit et ce qui relève du signifiant, ce que J. Bergès appelait un « forçage ». Importance de la voix au moment de l'accès aux lois du langage, et aussi de la gestuelle.

Les enfants qui présentent des retards de langage illustrent que le nouage du langage et du corps est compliqué. La lecture diagnostique en est difficile, (psychose, neurologie) mais traduit assez souvent un problème de séparation avec l'Autre maternel, une difficulté à quitter la jouissance de la « lalangue » avec la mère, dans une agitation anxieuse, agressive, ou un retrait, notamment par rapport à un tiers (le clinicien peut être nié). La fonction de représentation ne serait-elle pas encore en place ? Ce sont des enfants qui ont du mal à s'inscrire dans la langue maternelle, celle de l'ordre symbolique (syntaxe, grammaire), celle qui ménage une place au père. Un exemple de cure d'enfant de 9 ans dérangeant par ses masturbations incessantes et son écholalie (S. Hamdani) est tout à fait intéressant pour montrer comment la pulsionnalité de la voix de l'analyste dans un jeu a pu contaminer ce corps en le « corporisant ». Le frein à sa jouissance a pu le mettre en position d'énonciation et de demande, c'est-à-dire de perte.

3 - Le corps parlé, le corps parlant

« C'est le discours qui permet que les organes se lient en fonctions », dit Lacan, et plusieurs exemples de cures montrent comment l'adresse d'un enfant à un analyste permet un travail de séparation qui peut faire arrêt à un

déploiement de symptômes. Deux textes reprennent le rapport de l'enfant à la lecture, aux apprentissages scolaires, en faisant un crochet par le stade du miroir qui fait coupure symbolique au moment où la mère introduit la nomination, notamment le prénom de l'enfant, et que l'enfant devant le miroir, se retourne, perdant l'image.

Comment un enfant parvient-il à lire, à se soumettre aux lettres d'un Autre ? « La lecture féminine », disait Lacan - ce que nous pouvons repérer chez certains garçons en panne scolaire qui craignent cette passivisation.

Un cas de fille non lectrice suivie à Sainte-Anne montre l'intérêt de la relaxation qui permet à l'enfant de constituer son corps comme le support d'un sujet à venir et de le mettre en acte à l'école.

Et plusieurs exemples littéraires montrent les enjeux corporels (notamment autour du sexuel) de l'accès à la lecture.

Cette troisième partie de l'ouvrage se termine par ce qui se joue dans une consultation de pédiatrie, qu'on pourrait imaginer comme une interrogation autour du corps réel de l'enfant, la maladie, mais qui mobilise en fait l'imaginaire et l'histoire des parents.

Enfin, un beau texte sur le cirque et les contraintes imposées au corps dans les numéros d'acrobate, marque la place du réel du corps dans le nouage réel, symbolique et imaginaire.